LA VIE A PARIS.

Qu'il est malaisé d'avoir raison d'une légende ou d'une calomnie! Ces plantes vénéneuses sont difficiles à arracher. Le pauvre Edouard Detaille avait bien haut protesté naguère contre la nouvelle tenue réséda ou khaki imposée à quelques soldats de la garnison parisienne; il ne répondait, disait-il, devant l'opinion que de l'uniforme dont il avait fait distribuer des images à la dernière revue du 14 juillet; et voilà qu'au lendemain de sa mort on parle encore du "piteux échec" de son invention! Un journal des plus répandus déclarait hier que malgré son talent, les essais du peintre n'avaient pas été heureux et qu'il fallait se hâter d'enlever ces malencontreux uniformes à ceux des contingents parisiens qui en sont encore affublés. Detaille eût été navré et irrité de cette continuation d'une légende qui lui attribue une erreur dont il n'est point coupable.

Le petit troupier en pantalon rouge qu'il nous a présenté avait de l'allure et de la crânerie dans son alerte et pittoresque tenue. Jamais Detaille n'eût commis la faute de costumer en variétés de Boers — ou en Boers des Variétés — nos soldats, comme on l'a voulu faire. Cette lettre en fait foi qu'il m'écrivait cet été après les polémiques soulevées par ce qu'on appelait "la tenue Detaille".

"Mon cher ami,

"Votre témoignage me fait grand plaisir.

"On a commis la faute de mettre en essai "les miens" en même temps que les soldats réséda inventés par un général président de la commission d'habillement. Alors le public me croit l'auteur de ces hommes-sandwiches habillés en réséda; il n'y comprend rien du tout, malgré le soin que j'ai eu d'exposer mes projets et de les répandre tant que j'ai pu.

"Vous comprenez que je commence à avoir le système nerveux un peu agacé par la bêtise du public, et ce que je voudrais, c'est bien faire savoir que la tenue réséda est le produit du travail de la commission, et que l'autre tenue, "la tenue française," la tunique bleue, la capote bleue, est la tenue Detaille.

"Ce sont les journalistes qui ont tout brouillé; grâce à eux, le public, je vous le répète, ne comprend plus rien du tout. Je me suis donné beaucoup de mal. Ça m'a amusé! Il m'a fallu lutter dès le premier jour avec ceux qui veulent faire adopter le réséda. C'est une tenue criminelle. Rendre les hommes laids et ridicules, c'est en faire de mauvais soldats.

"Certainement vous me rendrez service, ou plutôt vous rendrez service à l'armée en remettant les choses au point par tous les moyens possibles.

"Bonnes affections.

"EDOUARD DETAILLE.

"12 août 1912.

"P. S. — Cette lettre est écrite au coin du feu — du feu de bois — le 12 août ! ! !

"E. D."

Je n'avait pas repris cette question de l'uniforme qui tenait si fort au cœur du peintre militaire. Je me proposais d'y revenir un jour. La mort devance bien des projets. Et c'est encore d'un mort que je vais parler aujourd'hui. Ne suis-je point là pour témoigner de ce que furent ceux j'ai connus et aimés jusqu'au jour où parleront de moi ceux qui souvent me méconnurent? Devant l'hôtel du boulevard Malesherbes où j'allais revoir une dernière fois un des compagnons de ma jeunesse, je retrouvais ce bon Georges Clairin, ému comme moi de la perte d'un vieil ami.

— Encore un de moins! me dit Clairin, en entrant dans le logis où, souriant, spirituel, accueillant, l'avait tant de fois attendu Edouard Detaille.

Le frère du maître m'avait conduit au chevet du lit où reposait Detaille endormi. La mort avait rendu toute sa jeunesse à ce charmant visage, resté si jeune d'ailleurs, durant tant d'années. Je voulais y retrouver le sourire narquois du fin Parisien qui relevait la moustache militaire. Le dernier sommeil donnait à cette face immobile et pâle une expression de gravité sereine. Ce n'était plus le convive et le causeur étourdissant de nos réunions d'amis; c'était le bon ouvrier, le bon soldat, couché à deux pas de son atelier — son champ de bataille.

— Je viens de voir le panorama de Rezonville qu'achèvent Detaille et de Neuville, nous disait un jour Meissonier. Ils sont charmants, ces jeunes gens perchés sur leurs échelles, travaillant gaiement en blouse blanche. Ils m'ont rajeuni. Et leur œuvre est émouvante, enlevée crânement, à la française.

Ces "jeunes gens" ont disparu, sans que les eût atteints la vieillesse, et le vieux maître à barbe de fleuve n'est plus là. On a découpé, dépecé le panorama de Rezonville, et j'en ai retrouvé des fragment (des voltigeurs de la garde blessés et portés à l'ambulance) dans une des salles du musée de Strasbourg. Ils m'ont grandement fait plaisir... là. Et n'est-ce point Mme la comtesse de Pourtalès qui a fait don de cette toile, de ces uniformes français, à la cité alsacienne?

Comme je descendais l'escalier qui conduit à la chambre mortuaire où j'avais salué Detaille une dernière fois, M. Leon Bérard venait, partageant notre émotion, apporter au frère du mort l'expression des condoléances et l'hommage du gouvernement. Et sur le feuillet de papier posé dans l'antichambre, le premier nom que je lisais, tracé vivement, était celui de Paul Déroulède. L'auteur des "Chants du soldat" venait revoir aussi son vieil ami.

Les "Chants du soldat!" Ils datent des premiers succès d'Edouard Detaille. Libre à ceux qui n'ont pas vécu les heures sombres de railler un peu ces œuvres de réveil. Un critique très averti parlait hier de la "Fille de Roland" à propos des tableaux de Detaille, et déclarait "redondante et flasque" l'œuvre de ce "médiocre poète". Il est bien dégoûté.! Ce drame est un des plus poignants qui aient été écrits, et son patriotisme généreux et certain est de ceux qui unissent une salle dans un même sentiment de concorde et de vaillance. Mais n'y a-t-il pas tout justement une rencontre singulière dans ce fait que la dernière œuvre d'Edouard Detaille fut esquissée d'après ces costumes de la "Fille de Roland" qu'il nous renvoyait tout justement il y a quatre ou cinq jours?

"J'ai un petit service à vous demander, m'écrivait-il il y a si peu de temps; je commence un tableau sur Hugues Capet. Oui, vous avez bien lu, j'ai dit Hugues Capet. C'est un panneau décoratif pour un amateur descendant de ce roi. Les documents sont rares. Avez-vous au Théâtre-Français des costumes qui pourraient me servir? Dans la "Fille de Roland," par exemple?"

Il avait applaudi l'œuvre de Bornier. Lui aussi eût pu dire: "France d'abord!"

Au lycée Condorcet, où nous avions été élèves lorsqu'il portait le nom de lycée Bonaparte (Detaille y entrait comme j'en sortais), il avait donné pour la salle d'honneur de son vieux collège un tableau qui fit la joie de M. le proviseur Blanchet et qu'on peut admirer sur un des panneaux où sont inscrits les noms des glorieux élèves. Comme il aimait son vieux Paris, Edouard Detaille aimait profondément son lycée. Curieux de toutes choses, amoureux de la vie, son plaisir était de visiter, avec son ami Georges Cain, les faubourgs et les coins ignorés. Sa joie était de se retrouver avec les camarades d'autrefois et d'évoquer le passé, la jeunesse disparue— oh! sans mélancolie, sans amertume, avec la résignavent que tout cette comédie doit finir.

Et pourquoi eût-il été triste? En dépit de la maladie de cœur dont il souffrait, il était resté, je l'ai dit, jeune et charmant. On le condamnait à un régime qui l'agaçait un peu (comme les critiques adressées à ses essais d'uniformes). Il se moquait du régime et humait l'air subtil de Paris avec un appétit de tout connaître. Et il était bon: on assure que c'est une faiblesse. Il était généreux: ce n'est pas une vertu banale. Un jour (il contait cela gaiement), un petit soldat, le légendaire tourlourou des chansons de Polin, arrive chez lui et lui demande si "monsieur Detaille consentirait à lui "tirer" son portrait."

— Qui vous a envoyé vers moi?

— Des camarades du régiment qui disent comme ça que vous attrapez joliment la ressemblance. Et moi, pour leurs étrennes, je voudrais envoyer mon portrait à mes parents. Combien me prendrez-vous pour ça?

— Combien avez-vous dans votre poche, mon garçon?

— Vingt-six francs.

Le petit soldat tirait de son mouchoir plié en quatre des pièces d'argent et même des sous.

— Ce n'est peut-être pas assez? dit-il au maître avec inquiétude.

— Si! Parfaitement. C'est assez. Asseyez-vous là, mon brave.

Detaille montre une chaise, prend ses pinceaux, pose un petit panneau sur son chevalet et enlève rapidement un portrait vivant du soldat.

— Voilà le portrait! dit-il. Vous me direz si vos parents sont contents.

— J'espère qu'ils le seront...

La petit pioupiou regardait le panneau:

— Oui, ça n'est pas mal!

Et il comptait les pièces blanches et les pièces de cuivre qui devaient parfaire les vingt-six francs.

— Non, gardez ça pour vous. Oui, remportez votre argent. A deux conditions: c'est que vous boirez cet argent-là à ma santé et que vous ne m'enverrez pas de vos camarades de régiment. J'aurais trop d'ouvrage!

Comme il avait "tiré ce portrait" pour le naïf petit soldat, Detaille voulait offrir à la Comédie-Française, pour son foyer, une effigie de l'acteur Seveste, mortellement blessé à Montretout sous l'uniforme de franc-tireur. Il n'avait pas renoncé à ce projet, malgré l'excellent portrait du comédien-soldat par J.-F. Raffaëlli que nous a transmis la sœur de Seveste. Il eût montré Didier Seveste tombant frappé par un éclat d'obus.

Le peintre en était resté à ces souvenirs douloureux et héroïques. C'est par hasard et comme pour se distraire qu'il s'occupait de Hugues Capet. Il voulait revenir à 1870. Il eût aussi, avec un vrai talent d'écrivain, jeté sur le papier ses souvenirs. Il contait avec un grand charme. Jamais il ne se vantait de ce qu'il avait pu faire, soit à l'atelier, soit aux avant-postes. C'était le plus simple des hommes, redoutant les fâcheux qui nous prennent notre temps et haïssant les poseurs qui tiennent trop de place. Jamais on ne porta avec plus d'élegance et moins de morgue cet habit de l'Institut qu'il honorait. Ceux qui ont connu Horace Vernet disaient qu'il y avait en lui du rude et brusque troupier d'Afrique. Il y avait chez Detaille de l'officier élégant et correct, resté gentleman sous l'uniforme du soldat. Une sorte de dandy anglais, avec l'esprit spécial et la bonne grâce du boulevardier — du temps qu'il y avait un Boulevard.

—

Je rouvre en pensant à Detaille le volume des "Annales" des anciens élèves du lycée Condorcet. Il y a là toute la suite des discours prononcés dans les banquets annuels aux environs de la Saint-Charlemagne. On sait le thème ordinaire de ces harangues amicales. "Notre vieux lycée... nos lointains souvenirs... nos vieux arbres... nos vieux papiers... "Généralement, on regrette le passé. On donne un pleur à ce qui fut "Autrefois." Notre camarade Sully Prudhomme, qui nous fit un discours en vers, regrettait même la façade du lycée telle qu'il l'avait connue jadis.

Le lycée a changé: vers la place du Havre
Sa façade plus neuve et plus belle me navre.

Edouard Detaille, lui, avec sa belle humeur militante, n'évoqua le passé que pour porter un toast à l'avenir. Le président de l'association, qui est aujourd'hui M. Chenu, était alors Guillaume Guizot. Le fils du ministre huguenot était un Parisien alerte, un hellénisant délicieux (son livre sur "Ménandre" est un chef d'œuvre) et un improvisateur éloquent. Il était chargé, au banquet du 26 janvier 1882, de saluer le président Detaille.

— Nous ne vous félicitons pas, seulement, lui dit-il, mon cher Detaille, d'être le peintre que vous êtes; nous vous en remercions aussi, comme nous aurions remercié il y a soixante ans Raffet et Charlet, comme nous devons remercier tous ceux qui, après les armes posées, ont retrouvé tout de suite dans leur art d'autres armes pour servir la patrie mutilée et se sont voués passionnément à faire repasser sans cesse, à travers ses inévitables lassitudes, l'image des souffrances qui rendent grave et des dévouements qui rendent fier.

Guillaume Guizot ajoutait:

— Il me semble que je revois en ce moment tous vos tableaux, toute cette armée que vous multipliez sans vous répéter, avec des dessins si précis, avec des physionomies si justes, chacun avec la démarche qui va à son uniforme et le regard qui appartient à son grade, tous si vivants, si nerveux, si bien disciplinés qu'on voudrait les évoquer hors de vos cadres pour donner à la France les défenseurs dont un grand pays a toujours besoin.

On applaudit l'orateur lorsqu'il se rassit. On acclama, lorsqu'il se leva, le président d'un soir. Et Edouard Detaille alors, profondément touché de l'accueil des "labadens" de Bourbon-Bonaparte-Fontanes-Condorcet, de répondre en remémorant les souvenirs du lycée, en saluant les camarades retrouvés.

Quand tant d'autres, disait-il, se rappellent avec si peu de plaisir la vie de collége, nous autres, anciens du lycée, nous n'avons que des souvenirs agréables à évoquer; pas de grandes murailles noires... le roulement du tambour (qu'on supprimera peut-être un jour)... la vie de Paris que nous sentions autour de nous dans ces allées et venues quotidiennes... tout contribuait à nous donner l'entrain si nécessaire à la jeunesse. On devenait vite des hommes au lycée, et en quittant les bancs classiques, on avait déja franchi cet âge un peu ingrat du collégien entrant dans la vie.

Puis, la voix plus grave:

— J'ai l'honneur d'appartenir à une génération qui, peu de temps après être sortie du lycée, s'est trouvée jetée dans l'existence au milieu d'événements terribles; les malheurs de notre chère patrie ont mûri prématurément bien des cerveaux; si cette génération a beaucoup appris en peu de temps, espérons qu'elle n'oubliera jamais.

Elle est décimée maintenant, cette génération dont parlait Edouard Detaille. Mais avec quelle énergie il disait alors que c'est au lycée que les jeunes, les générations nouvelles, doivent apprendre à se souvenir!

Et il terminait, au milieu de nos applaudissements:

— Le lycée est comme le régiment, c'est une petite partrie; enseignons-lui à aimer la grande patrie. Je prêche peut-être un peu pour mon saint, mais je voudras que les murs dans nos collèges, au lieu d'être badigeonnés à la chaux, fussent couverts de peintures et de gravures rappelant nos gloires militaires. En attendant que les peuples soient pour nous des frères, soyons chauvins, mes chers camarades, et respectons ce type sublime créé, il y a soixante ans, dans des circonstances analogues, à la suite des invasions étrangères; c'est Jacques Bonhomme devenu soldat pour la défense de la patrie. Mes chers camarades, après avoir bu au succès de notre association et à notre camaraderie, je vous propose de boire à la jeunesse française, c'est-à-dire à l'avenir de notre cher pays!

Ce fut dans un autre banquet qu'un jeune poète, élève de Condorcet, M. Emmanuel Déborde, se leva et but au drapeau en se tournant vers Erouard Detaille:

Serrons-nous pour que lui, notre illustre Detaille,
Le peintre des héros, hélas! infortunés,
Devienne un jour — la France ayant repris sa taille —
Le peintre des soldats aux képis couronnés.

Le charmant homme qu'était l'illustre peintre était plus ému de ces témoignages de cordiale sympathie que des récompenses et des honneurs officiels. On vient de dire et de redire que le roi Edouard VII le traitait en ami. Detaille voyait surtout dans la façon dont on l'accueillait à l'étranger une sorte d'hommage rendu à travers lui, si je puis dire, à l'armée française, à ces petits soldats qu'il aimait et dessinait d'un trait si sûr, impeccable en vérité.

Il se vantait d'être "chauvin" dans ce toast à ses camarades et affirmait que ce type de troupier était né, avait surgi à la suite des invasions de 1814 et 1815. Là, il se trompait. "Chauvin, Jean Chauvin," est une création d'un vaudevilliste sentimental, Théodore Cagniard, l'auteur de la "Cocarde tricolore." Il date des journées de Juillet, et c'est dans cette "Cocarde tricolore" que l'on voit apparaître pour la première fois ce personnage dont le nom deviendra si populaire. Il est apparu sur les barricades de 1830. La "Cocarde trivolore!" Ce fut un délire lorsque Cagniard fit entendre les couplets du petit Jean Chauvin. Le personnage de vaudeville légèrement déformé, est aujourd'hui typique, et Detaille avait raison de le donner en exemple aux jeunes collégiens groupés autour de lui, ce soir si lointain de janvier.

—

La jeunesse! On assure qu'une partie (oh! très peu nombreuse!) de ce "printemps de l'année" se laisse tenter, dévorer par un poison fort à la mode et qui s'ajoute à cet autre toxique, l'alcool homicide. Ne vient-on pas d'arrêter un débitant de drogues qui se disait publiciste et faisait commerce de morphine et de cocaïne, ces propagateurs de folie? Entre parenthèses, il est étrangement fréquent le nombre d'errants et de déclassés qui, lorsqu'il leur arrive quelque mésaventure, se déclarent sans hésitation publicistes. "Votre profession? — Publiciste." C'est une étiquette comme une autre et les déchus souvent espèrent que ce leur sera un passeport ou encore un paratonnerre.

Ce publiciste donc fournissait de poisons quelques étudiants du quartier latin et des noctambules de Montmartre. Montmartre n'a pas seulement ses cafés-chantants, ses artistiques cabarets où l'esprit français continue à chanter des couplets comme au temps plus naïf des goguettes; il a ses établissements de nuit où les cocaïnomanes et les morphinomanes trouvent des asiles comme les opiomanes dans les fumeries d'opium. Les "paradis artificiels" dont parlait Baudelaire, on les rencontre là. De blêmes jeunes gens et des femmes aux yeux étrangement brillants, comme égarés, se retrouvent en ces lieux d'asile du rêve. Des mauvais rêves. C'est une maladie et cela devient une mode. On éprouve l'âpre désir de s'évader de la vie courante. On a l'appétit du songe et de l'oubli.

— Oublier, quelle joie! Echapper à la banalité des jours! Fuir! S'enfuir! Des ailes, des ailes! comme chantait Rückert.

Et la cocaïne procure ce sentiment d'évasion. Elle brise les chaînes. La morphine apporte sa passagère ivresse. On a devant soi l'infini! Or c'est un enfer, ce paradis artificiel, cet Eden d'un moment. L'hébétude survient chez le cocaïnomane comme le tremblement chez le buveur d'absinthe. L'éclat du regard de cette femme qui, devant son miroir, trouve ses prunelles plus brillantes et s'en croit plus belle, cette flambée d'un moment s'éteindra, et la vieillesse prématurée marquera de sa griffe ce visage enfiévré. C'est la passion des débiles, ces excitants qui, du boudoir ou du cabaret nocturne, font passer au cabanon ces amoureux et ces amoureuses de la mort.

Il ne manquerait plus que l'Orient et sa morbidité étendit sur notre Paris sa lassitude et ses vices. Fort heureusement, je le répète, c'est là l'exception. La jeunesse, au contraire, se virilise et se fait des muscles. Mais qu'il y ait, après les alcooliques, des morphinomanes et que ces malheureux puissent trouver des débitants de paralysie générale, comme les débauchés rencontrent des vendeurs de photographies obscènes, c'est là un danger qui menacerait bientôt la race française et ajoute une cause à cette dépopulation que les commissions, les avertissements essayent d'enrayer.

Il paraît que les voyages à ces établissements, où l'on débite de l'oubli comme ailleurs des sourires, font partie des plaisirs nouveaux de Paris, de ce Paris spécial qui se lève vers minuit pour s'aller coucher, le matin, à l'aube grise. La tournée dans les fumeries ou chez les cocaïnomanes a remplacé la tournée des grands-ducs devenue banale. Le cabaret du Père-Lunette, mais c'est le vieux jeu! Parlez-nous des fumeurs d'opium! Nous avons conquis l'Indochine. C'est la Chine qui nous rend la pareille sous une forme morbide. N'exagérons rien. Encore une fois, la maladie n'est point commune. Mais nous n'avons vraiment pas besoin d'un mal nouveau. Les névrosés étaient assez nombreux, assez fréquents les enfants rachitiques nés d'alcooliques et de candidats à l'aliénation mentale.

Le roman s'est emparé de ces cas étranges et tout modernes. Il a flagellé ces mœurs nouvelles, pénétré dans ces antres, montré ce que cache de misères ce chimérique bonheur de quelques heures. Ce n'est pas d'oubli que l'homme a besoin, c'est de courage. Dans "le régiment qui passe", comme disait Detaille, il y a toujours des trainards pour qui le fusil et la vie semblent à la fois trop lourds. Ce n'est pas le poison, le haschich et la morphine qui abrégeront le chemin et feront l'étape plus légère et plus courte. Tout songe est mensonge. Tout viatique frelaté est crime. Et si nous avons à espérer dans le rêve l'oubli de nos peines, c'est dans la poésie, dans le labeur, dans l'art et aussi le devoir quotidien et non dans l'hébétude ou la consolation des brutes qu'il faut le chercher.

Certainement ce n'est pas ce petit sermon que devait débiter à ses ouailles le publiciste spécial que l'on a jugé bon d'arrêter en sa propagande par la drogue.

JULES CLARETIE.

Un Peu de Statistique

Un statisticien très patient, M. Mulhall, a calculé le montant des sommes perdues depuis vingt ans par les gens qui parient sur les champs de courses ou qui jouent dans les casinos et les tripots. Il a trouvé comme résultat la respectable somme de 75 milliards de francs dont le poids, en or, équivaudrait à celui de 66,000 chevaux de course. Si cet argent avait été distribué en parts égales aux soldats anglais qui firent la campagne du Transvaal, chacun d'eux aurait reçu deux quintaux d'or. En outre, il faudrait dix locomotives très puissantes pour mouvoir un tel tas de ce métal si universellement apprécié, et si l'on formait, avec cette masse, une colonne rectangulaire de six pieds carrés, celle-ci atteindrait une hauteur double de celle de la célèbre cathédrale de Saint-Paul à Londres.

Gageons, et, cette fois, sans craindre de perdre, qu'une colonne fabriquée avec l'or gagné par les joueurs, aurait de la peine à dépasser le portail de ladite église.

LA CHASSE.

Alfred Mongerolles quitte son domicile comme tous les matins à onze heures et, du geste qui lui était familier, leva sa canne pour appeler une voiture. Un chauffeur accosta, toucha sa casquette et tourna vers son client une face interrogative et congestionnée.

Alfred hésita. C'était un grand gaillard qui avait des restes de vigueur, des restes de beauté, des restes de jeunesse et, dans sa toilette, les vestiges d'un luxe défunt. Il campait sur l'oreille un chapeau haut de forme qui, avec ses poils ternes mais lisses, ressemblait à une vieille bête bien soignée. Lui-même se cambrait dans une jaquette pincée à la taille et qui n'était qu'à la veille de reluire; seules ses bottines décelaient son infortune: elles étaient vernies au pinceau et affectaient la lassitude spéciale des bottines qui ont trop servi. Le chauffeur attendait toujours et paraissait mesurer l'importance du bourgeois à la grosseur de la perle que celui-ci portait à sa cravate, et qui était fausse, d'ailleurs.

— Au Bois! commanda Mongerolles.

Il ne pouvait réfléchir qu'en voiture. Là, avec l'ingénuosité d'un auteur dramatique, l'imagination d'un poète et la lucidité d'un financier, il dressait le plan de bataille de la journée. Il s'agissait de trouver de quoi payer le taxi-auto d'abord, et enfin les deux repas et les frais de jeu. Ce gros enfant, roublard, paresseux et ingénu, parlait des emprunteurs avec ironie, ne s'imaginant pas classé comme tel: il était trop grand, trop gai, trop fleuri, trop désinvolte! Il avait une trop jolie façon de soutirer de l'argent à des amis qui se raréfiaient et à des connaissances qui commençaient de fuir! Il n'offrait pas la mine humble, inquiète et sournoise du quémandeur qui tortille un bouton de votre gilet pour vous entretenir de ses misères. Non! Il plastronnait. Il gardait le sourire aux lèvres, la plaisanterie toujours prête, et remerciait, la somme empochée, par quelque joyeuse bourrade. Pour le moment, il lui restait un franc, en deux pièces de cinquante centimes élégamment glissées dans un porte-or.

Devant son cercle, il affecta une grande hâte.

— Valet de pied? Le valet de pied, pour payer ma voiture!

Le valet de pied fit demi-tour par principes, délégnant un groom qui balbutia:

— C'est que je n'ai pas d'ordres...

— Attendez! intima Mongerolles au chauffeur.

Et celui-ci, d'un geste olympien, arrêta le tumulte trépidant de l'auto, un bruit qui chantait aux oreilles d'Alfred: "Es-ce que tu me paieras, à la fin?" et auquel succéda un profond silence. Au cercle, il n'y avait qu'un négociant qui opposait une surdité complète à toutes les demandes fâcheuses. Mongerolles pressentit qu'une journée terrible s'ouvrait devant lui, une de ces journées que connaissent bien les chasseurs et au cours desquelles le gibier s'évanouit, se volatilise comme par miracle. Ce ne sont pas les moins passionnantes. Cette malchance a quelque chose d'excitant pour les âmes robustes. Il lut donc les journaux, en commençant par les courriers de théâtres, s'étonna que les feuilles attachassent tant d'importance à des sujets qui lui étaient étrangers, retrouva l'auto et se fit conduire au restaurant.

— Vous servirez un déjeuner à mon chauffeur, dit-il très haut au maître d'hôtel.

Et plus bas:

— C'est le 987-48. Vous mettrez le tout sur mon compte.

A sa sortie, il fut pris d'une sorte de haine pour cet homme que la digestion avait allumé et qui tourna sa manivelle avec un zèle débordant. Où aller? Mongerolles ne se troublait point: il savait que les inspirations de génie lui venaient aux minutes de pire détresse. Jusqu'à sept heures, il fit des démarches vaines et essuya des refus dont la brutalité l'étonna. Il pensa enfin à son ami Feudataire, qui était riche et venait parfois à Paris. Feudataire, qui paraissait traîner un rhume perpétuel et qui larmoyait naturellement, avait jusqu'alors opposé son rhume, son larmoiement, ses gestes de douairière scandalisée, à toutes les tentatives de Mongerolles. Je ne prête jamais. C'est un vœu. Je l'ai promis à mon père. Jamais! Jamais!" A l'hôtel, le concierge s'empressa:

— Je vais voir si ce monsieur est là. C'est de la part de qui?

Et, informations prises, il répondit sèchement:

— M. Feudataire n'est pas là.

Fixé, Alfred, sous prétexte d'écrire, s'installa dans le vestibule. Quelques minutes après, l'autre paraissait, beau comme un astre, la moustache en saule pleureur, le nez rouge et gonflé par une éternelle envie d'éternuer.

— C'est toi, s'écria-t-il en esquissant un mouvement de recul. Quelle surprise! Bien entendu, les ordres ne te concernaient pas. On aura écorché ton nom. Ça va? Tu es plus content que la dernière fois?

— Mais oui.

— Tant mieux! Je te demande pardon; je sortais, je dîne en ville...

— Veux-tu profiter de ma voiture?

— Je vais très loin, au fond d'Auteuil...

— Ça ne fait rien.

Feudataire monta donc dans l'auto, consulta le taximètre et sursauta.

— Peste! Il y a longtemps que tu roules! Ou bien c'est une erreur: je vois quarante-trois francs vingt-cinq...

— La vie de Paris: Les affaires! expliqua Mongerolles.

Mais une inquiétude le saisit. Il se vit soudain arrêté et traîné au poste par la poigne furieuse du chauffeur apoplectique. Il ne s'était pas encore trouvé dans une situation pareille. Faudrait-il exposer le cas à son ami? Celui-ci se rencognait prudemment, roulé en boule et se tenant, par avance, sur la défensive.

— Je vais te remettre ma part, proposa-t-il, ça sera au moins cinquante sous...

— Laisse! Laisse! fit Alfred avec un grand geste... Je me sens un peu souffrant... Ah!

Il dit et s'écroula, simulant une syncope. Feudataire, affolé, dut le transporter dans une pharmacie où le pseudo-malade sortit de sa torpeur pour chuchoter:

— Je me sens très mal... Va-t'en; je sais que tu es pressé.

Et il ajouta, dans un souffle:

— Prends la voiture!

Il ne respira à son aise que lorsqu'il entendit l'auto s'éloigner. Il se redressa, repoussa les remèdes que lui tendait le pharmacien et s'en fut. Cet incident marqua la fin de ses aventures. Un mois plus tard, une sienne tante qui avait refusé de le voir jusqu'alors et qui ne répondait point à ses lettres mourait et lui léguait cinq cent mille francs. L'ivresse des premiers jours passée, sa nouvelle installation mise au point, il s'aperçut pour la première fois, qu'il manquait de but dans l'existence et tomba dans un singulier ennui. Le beau mérite d'aller au théâtre en payant sa place! Et comme il s'amusait davantage en se glissant par fraude à une répétition générale ou en dénichant, grâce à quels prodiges d'astuce! une loge de faveur. Les gains et les pertes du tripot le laissaient également indifférent. Les réclamations de ses créanciers l'écœuraient.

Il errait donc assez mélancoliquement, quand un hasard le remit en face de Feudataire. Devant ce gibier difficile, le chasseur d'antan se réveilla. Il décida d'essayer d'emprunter de l'argent à ce bourgeois renfrogné, pour le plaisir, pour la difficulté de l'entreprise et le pur amour de l'art. Justement Feudataire, plus enrhumé que jamais, se trouvait libre. Ils s'installèrent dans un grand restaurant où ils mangèrent et burent de leur mieux. Arrivés aux liqueurs, ils s'écrièrent ensemble:

— Dis donc, mon vieux...

— Parle! Parle! fit Alfred, surpris.

Et Feudataire commença, d'une voix où tremblait une humiliation:

— Il faut que je te fasse un aveu: je n'ai pas le premier sou pour payer l'addition... Oui... j'ai fait des bêtises... J'ai vendu ma maison, en province... Je cherche une place!... Ah! mon pauvre vieux! mon pauvre vieux! C'est une dame qui m'a conduit là... celle, précisément, que j'allais chercher quand tu t'es évanoui... Je pense à ma dureté de jadis... Les rôles sont renversés... Si tu pouvais me consentir une petite avance?... Tu en as le moyen maintenant...

— Ah! tu savais?

— Oui, je savais...

Alors Alfred Mongerolles sortit son portefeuille, passa sous la table un billet bleu à son hôte, solda l'addition et se versa avec un soupir une ample ration de fine champagne à laquelle il trouva un goût étrangement fade...

HENRI DUVERNOIS.

Edition Hebdomadaire de "l'Abeille"

Nous publions régulièrement, le samedi matin, une édition hebdomadaire renfermant toutes les matières, — littéraires, politiques et autres, — qui ont paru pendant la semaine, dans "l'Abeille" quotidienne. Cette édition, complète sous tous les rapports, est fort utile aux personnes qui ne peuvent acheter le journal tous les jours, ou qui désirent tenir leurs amis ou correspondants européens au courant des affaires de la Louisiane. Nous le vendons sous bande dans nos bureaux à raison de 10 cents le numéro.